

Pourtant, écoutez chanter cela par l'artiste incomparable qui s'appelle Mévisto, et vous me direz si vous n'avez pas la petite mort dans le dos, et si cela ne vaut pas, pour l'émotion vibrante, maint air d'opéra plus ou moins classique.

Quoi qu'il en soit, il sera très intéressant, quand le moment en sera venu, de suivre ce concours et de connaître l'œuvre qui aura obtenu le plus de suffrages. Mais je crois que le véritable juge en la matière, c'est encore le peuple qui met à la mode, sans se soucier d'un jugement venu de haut, la chanson qui parle le mieux à son cœur, qui dit le mieux ses misères ou ses joies, qui répond à ses aspirations, à ses revendications ou à ses enthousiasmes du moment. C'est ainsi que nous avons eu la *Marseillaise*, la *Carmagnole*, et plus récemment les *Pioupious d'Auvergne*, le *Père la Victoire*,—et tant d'autres.

* *

Je voudrais bien vous parler un peu de la saison théâtrale. Mais vraiment, il n'y a jusqu'à présent rien de bien intéressant à signaler. On nous annonce pour cette semaine une première par jour, ou à peu près. Espérons que, dans une prochaine chronique, j'aurai à enregistrer quelque grand succès.

Les romanciers nous ont déjà donné quelques œuvres importantes. On parle beaucoup, notamment, de *Herès*, qui est le second début de M. Léon Daudet, fils du maître célèbre. Le talent du jeune auteur n'a nulle ressemblance avec celui de son père. Ce n'est point le roman pris en pleine vie, ému et souriant tour à tour, où l'ont sent les personnages vivre et palpiter. Il y a chez le fils, une observation philosophique plus ironique, plus cruelle, d'un pessimisme voulu—pour suivre la maladie intellectuelle à la mode. Mais la jeunesse, malgré tout, reprend ses droits et fleurit, exubérante, dans un style chatoyant et coloré.

A citer encore *Terre promise*, de Paul Bourget, où l'on retrouve les qualités habituelles d'analyse subtile du savant psychologue, qui a disséqué d'un scalpel impitoyable le cœur féminin—et *Passagère*, par Paul Bonnetain, une œuvre poignante qui se distingue par d'admirables descriptions, des tableaux de mer comme sait les brosser cet infatigable voyageur.

Jean Rivaly

P.-ris, 1892.

SOUVENIRS D'ÉTÉ



Il pleut, et je n'ai rien à faire. Je cause avec un de mes amis de nos vacances si tôt évanouies, des beaux jours d'été écoulés un à un, emportés par le temps comme la feuille rougie et desséchée que la bise a détachée de l'arbre qu'elle ornaît, pour la porter au loin... bien loin... peut-être vers des régions inconnues. Nous causons d'une de nos expéditions pendant la belle saison : C'est un beau dimanche après-midi. Il est sept heures. L'astre brillant va bientôt disparaître derrière un nuage de pourpre et d'or. Une brise embaumée qui s'élève des bords fleuris de la rivière Richelieu vient nous caresser de sa tiède haleine ; l'onde limpide réfléchit comme un miroir l'azur du ciel où se dessinent quelques petits nuages, où se marient avec l'harmonie la plus parfaite les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Devant nous, une douzaine de chaloupes portant leurs avirons semblent nous inviter à nous embarquer. Comment résister ? Aussi, cinq minutes après, sommes-nous à plusieurs arpents du rivage. Mais bientôt les avirons commencent à tomber avec plus de lenteur. Le silence règne depuis quelque temps dans cette petite embarcation où, tout à l'heure, les propos les plus joyeux se succédaient. C'est que, depuis quelques instants déjà, le soleil a dis-

paru à l'horizon et les premières étoiles mettent, avec inquiétude, le nez à leur fenêtre. Oui, nous nous taisons pour écouter la grande voix de la nature chantant les louanges de son Créateur. Quel est cet organe qui bat dans votre poitrine, ô vous qui avez pu admirer cette scène grandiose sans en être émus ? Et vous qui avez pu dire : Il n'y a pas de Dieu ! Tout cela est l'effet du hasard ?

Prenez un animal, votre chien, si vous voulez ; appuyez votre main sur son côté : vous sentez battre son cœur, aussi n'est-il pas insensible à cette grande voix de la nature et semble-t-il se recueillir pour mieux l'écouter, et lève-t-il la tête avec un regard plus intelligent, à ce moment.

Mais revenons à notre excursion. Tout à coup, l'un de nous entonne cette chanson si mélodieuse et si bien appropriée à la circonstance :

La nuit sombre et mystérieuse
Étend au loin son noir manteau.

Tous, nous faisons chorus, et bientôt l'harmonie du chant se mêle à celle de la nature. Mais quelle est cette lueur sanglante que nous apercevons à gauche ? Serait-ce un incendie ?... Nous sommes bientôt rassurés en voyant la reine des nuits s'élever dans toute sa gloire, et continuons-nous en chœur ces mots de la chanson :

Phœbé la blonde nous éclaire
Ses rayons dorent le sentier,

Et ajoutons-nous en riant, et pour cause :

Amis, buvons encore un verre,
Buvons le coup de l'étrier.

L'un déclare cependant qu'il préférerait ce couplet :

Amis, vidons encore un verre,
Du jour naissant c'est le premier.

Mais, que faire ? Le mieux est encore de prendre la chose gaiement ; aussi en rions-nous de bon cœur. Cependant il manquait quelque chose à notre excursion : une histoire. La proposition en fut donc faite et acceptée à l'unanimité.

Je ne nommerai pas celui qui s'en chargea. Au fait, cela importe peu.

—De quel genre la voulez-vous ? demanda-t-il.

Quel genre d'histoire peut-on raconter, à neuf heures et demie du soir, lorsque vous n'entendez que le son de votre voix et la rame qui frappe en cadence l'onde écumeuse ? Quel genre d'histoire, sinon une histoire de peur ?

Aussi chacun de nous s'écria :

—Une histoire de peur.

—Eh bien ! continua-t-il, voici : " J'étais en promenade à la Baie des Chaleurs. (Vous savez que, dans la Gaspésie, il ne manque pas de revenants.) Un soir, nous étions en octobre, je me promenais avec un de mes amis auprès des hangars des pêcheurs. Bientôt, nous rencontrâmes deux autres de nos amis et nous convînmes de jouer à la cachette, pour passer le temps. Mes trois amis allèrent se cacher et je restai pour les chercher. Soudain, un coup de sifflet qui me parut sortir des entrailles de la terre m'avertit que mes hommes étaient cachés. Je m'avançai donc et bientôt j'en découvris un dans une falte. Les pêcheurs appelaient ainsi une espèce de grand baril dans lequel ils salent leur poisson. Aidé de ce nouveau compagnon je partis à la recherche d'un autre. Tout à coup, nous aperçûmes une tête se dessinant derrière une clôture de lattes blanches.

—Ah ! ah ? m'écriai-je, en voici encore un.

—Et j'allai pour lui mettre la main sur l'épaule ; mais... pas d'affaire... Il n'y avait plus rien.

—Que veut dire ceci ? demandai-je à mon compagnon. Est-ce que tu n'as pas vu quelqu'un, comme moi, derrière cette clôture ?

—Certainement, me répondit-il, et je ne comprends pas...

—Il n'eut pas le temps d'achever, une jeune fille accourut, affolée au milieu de nous en criant qu'elle venait de voir le diable.

—Ah ! ça ! m'écriai-je, nous aurons le dernier mot de cette énigme. Es-tu de la partie, Fred ? demandai-je à mon ami.

—Certainement.

—Allons donc reconduire cette demoiselle chez elle et nous reviendrons ensuite.

—Alors, la demoiselle nous raconta qu'elle venait de chez un voisin, où elle avait fait un bout de veillée, et qu'en passant près d'un hangar elle avait aperçu une tête humaine qui se soutenait sans corps ni jambes, et qui la poursuivait. Alors, elle avait poussé un cri terrible et s'était sauvée de notre côté, en courant.

—Après l'avoir reconduite chez ses parents, nous partîmes tous quatre, armés chacun d'un solide bâton d'érable. Tout à coup, nous vîmes venir à nous un chien d'une taille imposante. Inutile d'ajouter qu'il était noir.

—Chien de malheur, dit Fred, nous allons toujours te faire ton compte, et il s'élança sur le chien qu'il frappa au milieu des reins avec son bâton.

—Ouiche !!! Voilà tout ce que nous entendîmes, et le chien avait disparu. Nous eûmes beau chercher, nous ne vîmes plus rien.

Mais, avec l'histoire, la promenade s'achevait. Une demi-heure après, nous dormions tous sur nos deux poings. Ils sont passés, ces beaux jours d'été, et avec eux ces belles promenades au clair de la lune ; mais je me les rappellerai longtemps, et aussi les belles histoires de mon ami.

X. VINCY.

St-Jean, octobre 1892.

A TRAVERS LE CANADA

(Voir gravures)

Nous continuons aujourd'hui la bien intéressante série des vues de l'Ottawa Supérieur, si recherchées et appréciées de tous nos lecteurs, dont les gratitudes s'ajoutent aux nôtres, pour M. Charbon, l'habile photographe qui nous les fournit. Cette gare de Mattawa suffit à elle seule à démontrer les progrès rapides qui s'accomplissent en ces régions auxquelles sourit l'avenir.

En même temps, nous reproduisons une couple d'autres vues canadiennes, dues à l'obligeance d'un photographe amateur de Lévis, M. Guérette, illustrant le port de Québec, et un autre beau coin de notre pays, la région du lac Saint-Jean.—J. ST-E.

LES VIEILLARDS

Donnez la mesure, dans vos rapports avec les vieillards, des égards que vous désirez rencontrer dans votre vieillesse, et établissez-y vos droits.

* *

Ne pas honorer la vieillesse, c'est démolir le matin la maison où l'on doit coucher le soir.

* *

Si les jeunes gens doivent songer qu'ils vieilliront, il est important que les vieillards n'oublient pas qu'ils ont été jeunes, et que ce n'était pas alors si facile d'éviter tout ce qu'ils appellent aujourd'hui des faiblesses et des vices.

* *

Il faut rendre aux vieillards les mêmes soins qu'aux enfants, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de points de ressemblance. Seulement, si vous aidez un vieillard à descendre un escalier ou à passer un ruisseau, il faut lui cacher la pitié, de façon qu'il ne prenne ce soin que pour une marque de respect. Si vous lui offrez votre bras dans un chemin malaisé, il faut qu'il puisse croire que c'est surtout pour l'écouter que vous réglez votre pas sur le sien, et que vous pensez que la vigueur qui abandonne ses jambes s'est réfugiée dans sa tête.

ALPHONSE KARR.

La Sarspareilla de Hood est devenue en grande faveur comme préventif de la grippe. Elle fortifie le système et purifie le sang.